

## France Ducasse, Claudine Paquet, Jean Perron

Michel Lord

Numéro 118, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2005). Compte rendu de [France Ducasse, Claudine Paquet, Jean Perron]. *Lettres québécoises*, (118), 37–38.

France Ducasse, *La mort ne tue personne*, Québec, L'instant même, 2004, 156 p., 17,95 \$.



## Faire craquer la forme

Depuis 1983 (*Du lieu des voyages*), France Ducasse fait craquer la forme narrative.

Avec *La mort ne tue personne*, elle continue sur sa lancée. La première partie, intitulée « La mort est une petite sœur », comprend deux nouvelles, « Dao » et « Mon moine ». La narratrice de « Dao », simple *je*, très discrète sur son identité, raconte des fragments de l'histoire de Dao et de sa famille. On devine que celle-ci vient du Viêt Nam. L'essentiel n'est pas là toutefois, mais dans la mort qui parcourt cette vie d'errance, de migration. Dans une dernière page intrigante, en italique, la narratrice parle de sa fille qui « aurait [...] apprécié que [sa mère] épouse le protagoniste », mais ce dernier a préféré devenir moine, s'enterrer dans un monastère, une abbaye.



Suit alors comme une fausse suite « Mon moine », composé de neuf brèves parties, qui évoquent la vie au monastère et les ennuis de santé du moine Judas, qui tousse, sauf lorsqu'il est en compagnie de chiens avec qui il fait la conversation au sujet des fleurs du jardin. Puis à la faveur de la fameuse tempête de verglas qui a ravagé le Québec, il convainc le père abbé d'accueillir des sinistrés. Cela permet au moine de « retrouve[r] miraculeusement la santé » (p. 38) et de se faire un ami en la personne d'un enfant, Jérémie, qui n'aime rien, sauf la musique. Entre les deux, un jour, autour de l'orgue dans la chapelle, se produit un « accord [...] parfait. Dissonant. Parfait. Divin » (p. 42). Un nouveau commentaire en italique sur ce qui précède clôt la nouvelle et semble à son tour dissoner par rapport au reste, la narratrice y évoquant son grand-père, folkloriste, qui donnait des spectacles. Le recueil dérive vers on ne sait trop où.

La deuxième partie, autre dérive intitulée « La mort est une forêt », comprend également deux nouvelles : « Éloi et Bérangère » et « Œil de morue ». La première raconte une histoire, celle d'Éloi et Bérangère, entrecoupée d'échanges entre une mère et sa fille au sujet de l'écriture de cette « histoire mal écrite » (p. 64). Mais elle est plutôt fascinante, l'auteur jouant habilement sur l'écrivain se regardant écrire, motif galvaudé, ici fortement rafraîchi. « Œil de morue », suite brisée et fragmentée de la précédente, montre sur un tout autre ton les déambulations de Bérangère et Sarcelle. La finale explique le titre de manière astucieuse.

La dernière partie, « La mort est debout », offre aussi deux nouvelles : « Île-mère et ses enfants » et « Le don de la mort », autres dérivés narratives où la perspective semble épouser à la fois une sensibilité adulte et enfantine, aussi poétique que réaliste, donnant sur une forme de misérabilisme. S'entremêlent un regard émerveillé devant les plantes du jardin, des jeux de mots imaginés par les enfants d'un couple échoué dans un chalet de l'île d'Orléans, où resurgissent, comme venues du ciel, les gardiennes qui avaient pris soin de leurs enfants au cours des années. Puis tout bascule : un noyé est retrouvé dans le fleuve, mais une sorte de jeu s'organise pour retrouver la fiancée du supposé marin noyé, jeu fondé sur la chanson *Isabeau s'y promène*. La fin brutale n'efface pas le souvenir de ces péripéties si curieusement et si bellement racontées.

Dans le passage en italique de la fin de « Île-mère et ses enfants », il apparaît que ces commentaires sont des hors-texte, mais qui ont un rapport à la fois osmotique,

dialogique et énigmatique avec les nouvelles du recueil. De par ses étonnantes explorations scripturaires, France Ducasse donne ici un recueil de nouvelles à la fois difficile et amusant, parmi les plus originaux des dernières années.

Claudine Paquet, *Une toute petite vague*, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, 2003, 140 p., 16,95 \$.

## L'écriture thérapeutique

Des vingt-trois nouvelles du troisième recueil de Claudine Paquet, *Une toute petite vague*, onze ont paru dans des revues (dont *Brèves littéraires* et *Virages*) de 1999 à 2003.



Sans doute n'est-ce pas un hasard si l'œuvre de cette thérapeute, également diplômée en création littéraire, appartient par certains aspects à la littérature thérapeutique, des êtres souffrants parvenant parfois à guérir de leurs maux. Ainsi, dans « Le pardon », la narratrice raconte ses souffrances avec un homme qui ne l'aime pas assez. Elle le quitte, se met à boire, puis se fait traiter. Un jour, elle le retrouve et l'amour renaît. « Oxygène » montre un homme qui semble vivre le parfait bonheur avec une femme et ses enfants, mais « [l]'amour [l]'étouffe » (p. 118). Il part en vacances dans le Sud où il manque de mourir en se baignant dans une mer en furie. De retour à la maison, on le cajole et le bonheur semble revenir.

De manière plus flatteuse, je pourrais dire que le recueil fait dans le récit d'apprentissage, les personnages passant souvent au travers d'une épreuve qui les transforme pour le meilleur ou pour le pire. La nouvelle éponyme, « Une toute petite vague », est de cette eau-là. Une femme s'inquiète de l'absence de ses règles et découvre qu'elle est enceinte, alors que son mari est stérile. Elle se fait avorter, mais regrette la perte de l'enfant qui était pour elle une « petite vague au creux de [s]on ventre » (p. 13). Dans cette perspective, « Ma mère peint » me semble la plus réussie du recueil. La narratrice raconte sa vie avec une mère peintre qui la néglige au profit de sa passion, la peinture. Un jour, la fille devenue peintre, elle aussi, lui offre une de ses toiles : divisée en deux par un trait sombre, d'un côté sa mère au travail, de l'autre, elle, seule avec ses poupées. Elles pleurent et sont sans doute guéries. Apprentissage réussi.

Certains personnages, en revanche, refusent de changer et ainsi refoulent au plus profond d'eux-mêmes une réalité qui ne demanderait qu'à s'affirmer, comme ce père, dans « Faire comme si », qui avoue à son fils qu'il est homosexuel, juste après que celui-ci lui eut avoué qu'il est gai. Bien qu'admirant l'audace de son fils, il préfère continuer « à faire comme si » de rien n'était. La souffrance et son refolement constituent d'ailleurs les thèmes principaux de l'œuvre, une femme, par exemple, dans « La saison des bourgeons », ayant camouflé toute sa vie le fait que son père l'avait violée, une autre, dans « Funérailles », qu'elle avait été l'amante d'un homme marié. La nouvelle qui clôt le recueil réunit les thèmes de la souffrance, du refolement et de l'apprentissage ultime, une vieille femme écrivant à ses enfants pour leur expliquer pourquoi elle avait été si sévère, si répressive, mais leur révélant que dorénavant elle jouirait de la vie, histoire de « divaguer un peu avant de mourir » (p. 138).

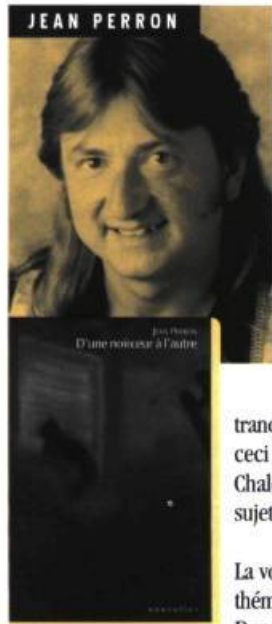


Cette finale belle et émouvante, comme dans certaines autres nouvelles, ne parvient toutefois pas à faire oublier quelques embardees stylistiques, comme celles-ci : « Je te vois, te séchant les dents sous le soleil ardent » (p. 45) ; « Ton tempérament de feu s'éteint sur ma liberté négligée » (p. 46) ; « Pleine de semence, j'ai eu mal au cœur » (p. 61). Je souligne que ces passages se trouvent pour la plupart dans des nouvelles qui n'ont pas au préalable paru en revue. La revue, comme école d'apprentissage de l'écriture...

Jean Perron, *D'une noirceur à l'autre*,  
Ottawa, L'Interligne, 2004, 122 p., 16,95 \$.

# Les écueils de la nouvelle poétique

Un recueil à forte tendance poétique.



Les vingt-sept nouvelles du premier recueil de Jean Perron, *D'une noirceur à l'autre*, également auteur de nombreux recueils de poésie et de romans, dont certains pour la jeunesse, laissent clairement transparaître une forte tendance à la poésie, y compris dans la manie de remplir les pages de longs espaces blancs qui veulent en dire plus long qu'ils n'en disent en réalité. Cela donne un relief certain à ces « récits » empreints de bons sentiments. Parfois, ça ne raconte rien du tout, l'auteur affectionnant les pauses contemplatives sous le soleil, comme dans « Encore une fois » : « Rien. / La lumière d'un jour nouveau sur le pavé tranquille » (p. 17). « Matin sans histoire » se termine sur ceci : « Le soleil brille dans le ciel parfaitement bleu. / Chaleur intense » (p. 20), après quelques notations au sujet d'un événement qui ne s'est pas produit.

La volonté de faire poétique se maintient et se mêle à la thématisation de la violence qui traverse aussi le recueil.

Dans « Le trésorier du ciel », l'anaphore joue à plein, le texte répétant six fois dans des pages dégarnies « toute ma vie j'ai cherché un trésor », phrase qui encadre le récit d'un homme qui passe du Québec rural ravagé par la spéculation urbaine à l'Afrique où il filme au péril de sa vie un village en guerre, soumis aux attaques d'assaillants cruels et sanguinaires. Subtilement, un rapport s'établit entre ceux qui détruisent les paysages sur tous les continents.

Le recueil s'ouvrait sur une image de chat (« Un chat sur la route ») qui avait peut-être été frappé par une voiture, sans que le narrateur sache ce qui s'est passé, et il se clôt sur une autre image féline, « un chat [qui] apparaît sur le trottoir », le livre se terminant sur ces phrases sibyllines : « Revient-il du pays des cauchemars ou de la cité des rêves enchantés ? / La matin est un embryon dans le ventre de la mort universelle. » (p. 119) Devant tant de poésie, que reste-t-il à dire ?

La SODEC,  
pour qu'éclatent  
toute la richesse  
et la couleur  
des essences  
du livre d'ici.

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles

Québec

